

Catherine GUILLERY

Trois pièces de théâtre

LE PARTAGE DES ENNEMIS
(Pièce en trois journées)

PRISON
(Pièce en quatre scènes)

LE PIED DU ROI
(Comédie)

Éditions Jean-Jacques Guillaume

Couverture :
Éditions Jean-Jacques Wuillaume, avril 2018
ISBN : 979-10-95373-14-8

Préface

Catherine GUILLERY

I

LE PARTAGE DES ENNEMIS

(Pièce en trois journées)

« L'homme n'est pas la mesure de l'homme »

Xavier Emmanuelli

La terre est une mesure pour l'homme.

Les personnages :

Venant de la gauche,

- Vardar qui dirige la troupe.
- Séobe, femme de Vardar.
- Kotor, homme politique, combattant, assez jeune, très robuste.
- Lika, fille d'une riche famille du nord, recueillie par Raguse.
- Gaj, frère de Lika.
- Raguse, voyante, très âgée et presque aveugle.

Le Chœur, ou Khulumani ou la voix du monde, qui sera représenté par une ou plusieurs personnes, hommes ou femmes suivant le jeu de la mise en scène. On peut même imaginer que ce Chœur est le principal acteur de la pièce et que les autres personnages sont ses satellites.

Au village

- Hil, homme d'une trentaine d'années et d'apparence plutôt ascétique.
- Urulie la Source, sa jeune sœur, un peu sauvage et naïve.

PREMIERE JOURNEE

Scène I

Une place de village avec une église au centre. Sur la gauche, un petit cimetière. Ici et là, des pierres éparses.

Le Chœur, suivi d'un groupe composé de Vardar, Séobe, Gaj, Kotor, Lika, Raguse, arrive par l'est depuis la gauche de la scène et s'arrête.

Le Chœur

Voix vives, vociférant
Venues du vent
Enfin las de ne pas savoir
Et qui veut tenir la Terre
Dans sa main volontaire,

Voies tracées par la voix
Chant des plaines et des palaines,
Des dunes qui chaque nuit quittent en rêve leur couche stérile
(Ou bien est-ce voyage ?
Hésitation ?)

Nous pleurons tous à présent.
Corps en lambeaux, percés,
Corps soumis et abandonnés
À la fausse vie,
Au diable fauve

Qui pour monstre à monter
Moud le jour en facile passivité,

Soufflez,
Soufflez vent
Soufflez voix et voyages
Là où se meut la création
Où se mélangent désir et volonté.

Gaj

(S'avançant et regardant du côté du village. Le ton doit s'opposer à celui un peu prophétique du Chœur; il est à la fois un peu naïf et pragmatique)

Est-ce une terre promise ?

Vardar

Peut-être.

Kotor

(Montrant les tombes)

Ne vois-tu pas que c'est une terre de mort !

Vardar

Peut-être.

(Les cloches se mettent à sonner longuement)

Raguse
(Très pragmatique)

Toute terre contient dans son sein le bon et le mauvais. Qu'y cherches-tu, Gaj ? Et toi, Kotor, qu'y cherches-tu ?

Vardar

Les terres se divisent, puis rassemblent sur soi le point de la conscience.

Kotor

Rien ne se rassemble et tout est éparé ! Les terres deviennent peu à peu des archipels et des lambeaux. Elles dressent des murs hérissés de verre, et les hommes et les races les uns contre les autres !

(Les cloches se mettent à sonner)

Vardar

*(Regardant derrière lui l'ensemble de la troupe,
et sans véritablement s'interroger)*

Les races furent-elles, comme les quatre règnes, divisées par la main de Dieu ? Et pour combien de temps ?

Séobe

Nous étions un peuple paisible. Notre nourriture était faite de sel et de sucre, de farine et de fruits. Chacun portait au marché ce que ses ancêtres lui avaient appris à cultiver, et le marché réjouissait les yeux et le cœur.

Vardar

Cela suffit-il ? (*Un arrêt*) Qu'apprend-on, à être heureux ?

Kotor
(*S'insurgeant*)

Heureux ! Hier, ceux qui s'étaient emparés de la couronne cherchaient à nous fondre les uns aux autres, croyant qu'ainsi nous perdriions le sens de nous-mêmes et que nous serions toujours des serfs dociles, pliés en deux pour ramasser le bois mort sous le pas des chevaux. Aujourd'hui que de toutes parts des graines vigoureuses envahissent les champs, un bras se lève pour les couper !

(*Les cloches de l'église se mettent à sonner à nouveau*)

Le Chœur

(*Le ton sera à la fois litanique et vibrant de sentiment jusqu'à l'excès comme il en serait d'une foule qui se plaint*)

Qui sommes-nous
Peuple qui s'effrite,
Terre qui s'engloutit,
Nous qu'un maître nouveau veut posséder,
Nous qu'un autre maître chasse pour implanter ses petits,
Sur notre terre.
La Terre est-elle trop étroite ?
Qui sommes-nous
Longue file
Comme un fil sur la route poussiéreuse,

Avec pour tout voyage
L'espoir de manger
De sauver de la mort les petits, nos petits.
Sous le poitrail,
Nos cœurs ne pensent plus, ficelés comme baluchons.

Derrière,
Ce n'est plus l'heure de se promener en ville
Et de prendre le frais
Sous les arcades en miettes.
Devant, les rideaux se font fer !
Nous voici dans un étroit sas.

Le passé nous pousse.
L'avenir craint le renouveau.

Lika

(Le ton doit s'opposer à celui du Chœur. Elle paraît ne pas avoir entendu, repliée sur elle-même, soucieuse)

Deux cent sept mille, quatre cent quatre-vingt-sept mille, quatre-vingt-six mille, plus d'un million ! Qu'est-ce que cela veut dire ? Que suis-je, parmi tous ces chiffres ? Comment comprendre ? Je me sens trop étroite pour faire entrer en moi l'idée de tous ces morts !

Kotor *(Amer)*

Les morts tapissent le sol comme les herbes de juin. Les herbes, elles ont pour elles l'âme des herbes et le regain. Mais chacun des morts est là, seul, comme un petit temple, une patrie à lui tout seul. *(Un arrêt, il reprend, toujours amer)* Notre devoir aurait été au moins de leur fermer les yeux, et de déposer sur leur bouche le baiser de fraternité.

Lika
(*En colère*)

Pourquoi m'as-tu suivie, puisque ton devoir est là-bas ? T'ai-je demandé quelque chose ? Je ne suis même pas un de ces petits sanctuaires dont tu parles ! La peur fait de moi un brasier, tout autour d'un silence honteux. (*Elle se met à pleurer et Kotor essaie maladroitement de la consoler*) J'aimerais sentir qu'il me pousse, comme des feuilles grandissant jusqu'à la mort, un courage joyeux.

Raguse
(*Tendrement*)

La peur n'est pas une honte. Ni même une faiblesse. C'est une reconnaissance de ce que nous sommes, devant notre liberté.

Kotor
(*Moqueur*)

Iras-tu jusqu'à dire qu'il faut plus de courage pour être libre que pour être esclave ?

Vardar

Peut-être !

Kotor

Le courage, il sert à gagner la liberté !

Vardar
(*Acquiesçant*)

Le merveilleux courage irréfléchi, qui autrefois poussait

les hommes sur les mers fendues et sur les petits chevaux des grandes plaines ! (*Changeant de ton*) Mais le courage qu'il faut prendre à la pensée, la tête qu'il faut transformer en membres! Un courage qui n'est plus force aveugle du corps ou sauvage passion des sens ! Un courage façonné point à point par la volonté de la conscience.

Kotor

À quoi bon tous ces mots ? On sait ce qu'il faut faire, au fond de soi !

Vardar

Lancer dans la bataille sa pensée !

Le Chœur

Jaillirez-vous

Rejetons des glaises ?

La pierre en nous possède un feu

Capable de mugir et de faire mugir les esprits !

Mais le feu n'est pas éternel,

Il s'éteint et ne renaît pas.

Les cendres dispersées n'ont plus de lieu précis,

Celui qui chercherait son ombre,

Déjà dans sa propre pénombre

Ne retrouve plus rien.

Plus de tombes, le jour tombe, est tombé.

Les fidèles n'existent plus.

Corps, reviens !
Voie pèlerine
Pousse le porche des patiences,
Voix pérégrine
Parcours la parole
Pose le point du départ
Ploie les conseils et les synonymes,
Engendre !
Que ton corps se prolonge
Comme au printemps s'en vont
Parmi les pierres, les airs,
Les fusains des branches.

Chante encore,
Comme les oiseaux chantent encore lorsqu'ils pleurent,
Marche
Comme on se relève,
Espère,
Comme on cogne du poing sur la table et
sur ceux qui trahissent.

Le jour perd de sa profondeur,
La ville est plate
Il faudrait
Pour entrer dans les choses
Connaître un secret
Nouveau
Un reflet
De l'eau, le secret

Des poissons qui crèvent la matière,
Et l'on crèverait l'air,
Il faudrait
Que l'air apparaisse
Comme des fruits pour l'âme,

Aux couleurs savantes.
Que l'air soit miel !
(Autre ton) L'air tombe avec la pluie
Sans se soucier d'être fruit.

(Silence. Ils se serrent tous sur le côté gauche de la scène. À nouveau, les cloches sonnent. Sur la droite, une jeune fille en robe blanche et pieds nus s'avance. Elle doit être ingénue et pleine de simplicité. Elle ne voit pas le groupe à gauche)

Urulie la Source
(Réfléchissant en levant un peu la tête)

Est-ce Hil qui sonne les cloches ? Pourquoi les sonne-t-il ? Quel jour sommes-nous ? Les cloches font-elles fuir la mort ? Soignent-elles les maléfices ? Les sonne-t-on comme on cogne ses sabots, pour chasser les loups ? (Un arrêt) Sont-elles là pour réveiller Dieu ?

(Elle s'assoit sur une pierre, à droite de la scène. Hil sort de l'église. Il ne voit pas lui non plus le groupe de gauche. Il a entendu les paroles d'Urulie, et, moitié pour elle, moitié pour lui)

Hil
(Ton rude)

Autrefois, le lendemain du vendredi saint, tout le monde charriait les seaux d'eau bénite. Il y en avait ! (Un peu railleur) Comme s'il y avait un feu à éteindre ! Ils en emportaient pour se soigner, et pour les morts, et pour les vivants et pour les bêtes, et pour les arbres. (Avec une certaine rancune) Cette eau, c'était l'étréne. L'eau féconde de la virginité, avec laquelle s'aspergeaient les jeunes filles du village, et celles qui auraient encore aimé être vierges s'y seraient bien plongées entières !

(S'approchant d'Urule) C'est que cette eau contenait la force de toutes les eaux !

Urule
(En toute simplicité)

Je le sais.

Hil
(Un peu moqueur)

Tu sais tout !

Urule
(Sans malice)

Non. Pourquoi sonnais-tu les cloches ?

Hil
(Sombre)

Je ne sais pas. Je pensais au passé. *(Un arrêt, puis, d'un ton sarcastique)* Pour appeler les fidèles, peut-être !

(La troupe se lève d'un coup et le Chœur s'avance vers le centre de la scène)

Chœur
(S'adressant à Hil)

Te voilà endormi
Inutile
Rêvant au passé.
Lève-toi !
Les arbres et la terre

Les animaux, la pluie
Pleurent de t'entendre dormir,
Et pour ne pas t'entendre
Se bouchent les oreilles !

(Le Chœur se recule et rejoint le reste de la troupe. Ils sont tous debout, le corps tendu vers l'avant. De son côté, Hil les aperçoit et avance également la tête)

Hil

*(Pour lui plus que pour Urulie,
avec irritation et plutôt malveillance)*

Qui sont ces gens, là-bas ?

(Urulie qui était assise se lève, elle aperçoit la troupe et se met, de sa petite taille, devant la haute stature de Hil, elle écarte les bras comme pour le protéger)

Urulie

(Farouche et faisant des grimaces)

Veux-tu que je les chasse ? Que je leur fasse peur ?

(Hil, méfiant mais curieux, regarde, tout en entraînant Urulie vers l'arrière. Vardar s'assoit et fait signe à la troupe de s'asseoir. Kotor reste debout. Méfiant lui aussi, il scrute à droite et à gauche)

Kotor
(*Aigre*)

Ils sont là comme des chiens aux aguets. Prêts à nous déchirer, pour un mot, une ronce volée. Inutile de vouloir pénétrer dans ce cénacle ! Il n'appartient qu'aux initiés, ceux que cette terre un jour a fait sortir d'eux-mêmes. Ils ne connaissent rien que leur terre et les mots qui y sont collés, sortis avec eux, tout d'un bloc ! (*Méprisant*) Comment pourrions-nous les comprendre ? Ils lanceront peut-être quelques sons rocailleux, que nous ne saurons en rien rattacher à notre langage. Des sons à peine plus distincts que ceux des animaux ! Ce qui étonne, c'est qu'ils puissent se répondre et se comprendre à travers ce jargon !

Séobe
(*Se levant*)

Le son des cloches est le même à l'est et à l'ouest. Il est si pénétrant ! Si différent de tous les autres sons ! Il frémit. L'air s'installe autour de lui et l'on voudrait s'agenouiller. Puis il s'arrête et pourtant longtemps, il continue encore, parfum sonore, dont on cherche à goûter jusqu'à la dernière goutte.

Kotor
(*Poursuivant sa pensée*)

Il n'y avait pour barrières que les océans et les mers, les monts et les collines. Puis l'homme a délimité la terre par une ligne sur le sol, un tracé dans le sable. De peur qu'il ne s'efface, d'autres hommes ont dressé des piquets, un muret, une palissade. Les dieux n'étaient pas d'accord ! Ils ont renversé la digue ! L'homme a reconstruit une palanque. Les dieux l'ont renversée ! À nouveau l'homme a élevé une muraille....

Séobe
(L'interrompant)

Alors les dieux ont laissé l'homme faire à sa guise.

Gaj
(Il se lève à son tour et s'adresse à Kotor)

Regarde au-dessus de nos têtes, les vols d'oiseaux qui reviennent chez eux. Chez eux, c'est le nord, mais aussi le sud, la moitié de l'année. Là-bas, nul ne les persécute, et les voilà qui trouvent villages et marchés, pour se nourrir et s'abriter. Ils vivent en amitié avec les autres peuples d'oiseaux qui peuplent la Terre, et les hommes les admirent.

Le Chœur
(Se levant et poursuivant le récit de Gaj)

Les hommes les admirent et les respectent.
Les hommes les tuent, pour se nourrir,
Pour le plaisir de tuer
Et par désœuvrement.

Vardar
(Se levant et reprenant lui aussi le récit)

Les hommes les admirent, mais ne les imitent pas.

Kotor
(Méprisant)

Chacun sa part de terre !

Vardar

(Ton plus enjoué et presque moqueur)

J'ai cru jadis qu'un homme ne pouvait pas vivre trop longtemps loin de chez lui sans risque de mourir. Je pensais que chaque peuple trouvait sur sa terre des suc réservés à lui seul. Que les autres races qui s'aventureraient là où elles ne seraient pas nées, mourraient par anémie, ou par empoisonnement, car la terre à leurs pieds serait une nourriture qui ne conviendrait pas à la forme de leurs pieds ou de leurs pensées. Elles auraient beau se vêtir si elles étaient habituées à la chaleur, se dépouiller de leurs vêtements si elles aimaient le froid, elles finiraient par s'éteindre, parce que, de la terre, émanait une substance que seuls pouvaient comprendre et assimiler ceux qui y étaient nés. Je croyais cela.

Le Chœur

Le corps est un vase
Façonné par la terre et l'eau du ruisseau.
La terre est poussière,
L'eau est vapeur,
Poussière légère et eau volatile...
L'esprit est dans le fond du corps,
Lui seul est ancre lourde !
Le corps est un sac de grains
D'esprit qui fait pousser
Au bout des mains les signes d'amitié
Au bout des pieds
Les pas des conquérants.

Vardar

(Reprenant)

L'esprit est là, dans l'air qui mène le sang aux périphéries, dans la chair qui se nourrit de lui, comme lui se nourrit de la chair du monde.

Raguse

Tes idées ont-elles changé ?

Vardar
(*Amusé*)

Oui. Elles suivent avec nous la nécessité du voyage ! Grâce à Dieu, nous sommes ainsi libres de modifier nos idées au gré du ciel changeant.

(À ces mots Kotor et le Chœur s'approchent pour montrer leur indignation mais se figent à quelques pas de Vardar)